

ils s'enfonçaient dans les déserts et dans les forêts, désarmant par leur témérité même la colère et la défiance des Indiens, partageant au besoin la vie étrange et misérable de leurs catéchumènes. Les juges les plus sévères de la compagnie de Jésus ont toujours fait des réserves en faveur de ces héros savants et simples, qui se faisaient, au prix de tant de périls et de privations, les compagnons des plus pauvres et des plus féroces chasseurs de la race rouge, et qui en même temps pénétraient les mystères de leurs langues bizarres, créaient de toutes pièces des grammaires et des dictionnaires, et laissaient dans les annales des sciences historiques une trace durable.

Les traitants et les trappeurs n'étaient pas moins hardis, si leur but était moins élevé. Avant d'être une colonie agricole, le Canada fut surtout, aux yeux de la métropole, le pays des fourrures. Mais la chasse fut promptement le vide, quand elle est stimulée par le commerce. Il fallait sans cesse remonter plus haut ; il fallait poursuivre le gibier fugitif, et s'adresser à des tribus indiennes dont le territoire ne fut pas encore appauvri. Une fois engagé dans la solitude, le Canadien français s'abandonnait aux séductions de la vie du désert. C'était peut-être l'amour du gain qui l'avait fait partir, mais il éprouvait une joie profonde à devenir le roi des forêts et des lacs. Ce charme de la vie isolée et indépendante au sein de la nature vierge, Châteaubriand l'a décrit avec enthousiasme pour l'avoir goûté en passant, ou deviné, dans les forêts même du Canada. Des milliers de chasseurs l'ont savouré toute leur vie, et n'ont plus voulu en faire le sacrifice. Ils allaient devant eux, poussant toujours plus avant, découvrant des chaînes de montagnes, des fleuves immenses, des mers intérieures, Christophe-Colomb inconnus, Livingstone sans gloire, s'asseyant sous la hutte des Sioux, dont ils épousaient parfois les filles, devenant les concitoyens des sauvages, et souvent leurs chefs, mais partout et toujours portant avec eux le souvenir et l'amour de la France. Les émigrants de race britannique qui arrivent maintenant en foule, rendent hommage à ces enfants perdus de la colonisation des Etats-Unis. Dans presque tous les territoires de l'Ouest, les appellations géographiques portent la marque d'une origine française ; les plus vieilles cabanes ont été bâties par des hommes de notre sang ; les plus vieux citoyens portent des noms qu'on retrouve à Paris ou à Rouen, à Nantes ou à La Rochelle. Le pays est maintenant anglo-saxon ; mais les patriarches, les pionniers légendaires, les vrais Bas de Cuir que Cooper avait dû célébrer, s'appellent Dubuque ou Laframboise, Grignon ou Rolette. L'histoire des Etats de l'Ouest commence par les Canadiens-français, comme celle des Etats de l'Est par les puritains anglais.

On vante les navigateurs qui affrontaient les tempêtes pour chercher des terres inconnues. Ils croyaient trouver la richesse et la gloire ; la gloire du moins ne leur a pas été refusée. Mais ne sont-ils pas encore plus admirables, plus étonnants et plus dignes d'être chantés par les poètes, ces aventuriers de l'Ouest qui traversaient un continent plus vaste qu'un océan, pour chasser les premiers le renard bleu ou le castor dans les solitudes non explorées, et qui bravaient et domptaient par leur courage et leur intelligence des sauvages plus cruels que les rochers, plus capricieux que les flots ?

Ce n'est pas sans une profonde émotion que nous retrouvons dans des livres écrits pour la plupart en français et imprimés en Amérique, les fragments épars de cette multiple Odyssée dont les héros sont nos proches parents. Qu'on vienne après cela nous dire que le Français est casanier et timide, qu'il est inférieur à ses rivaux par l'esprit d'entreprise, qu'il ne peut vivre loin des villes, que la nature ne l'a point préparé à jouer le rôle de colon ! Notre pays a toujours fourni, il est vrai, un petit nombre d'émigrants, mais il a fourni les plus braves, les plus aventureux. Si nous en doutons, toute l'Amérique en témoignera. De Québec à San Francisco, de la

Louisiane à la baie d'Hudson, on ne peut faire un pas sans retrouver les titres de noblesse de notre race.

Mais nous devons encore demander à l'histoire du Canada d'autres exemples, d'autres leçons, d'autres encouragements. Revenons sur les bords du Saint-Laurent. Demandons-nous quel fut le sort de ce petit peuple que l'incurie de nos gouvernants abandonnait à la domination anglaise. S'il est une consolation pour une telle perte, c'est de voir des Français conquérir pas à pas la liberté légale et s'assurer, par une ténacité invincible, tous les bienfaits du régime parlementaire. Après avoir succombé sous le nombre, nos colons ne se découragent pas. Ils jugent la situation qui leur est faite et prennent leur parti. Ils serviront loyalement leur nouveau souverain. Pendant la guerre de l'indépendance, c'est grâce à la fidélité des Canadiens que fut repoussée l'invasion des insurgés américains, qui se flattaient de rallier à leur cause leurs anciens ennemis.

Mais ce fut tout. Les Français du Canada entendaient être de loyaux sujets, sans renoncer à leurs traditions, à leur religion, à leur langue, à leurs mœurs. Rien ne pourra les entamer. L'émigration ne leur apporte plus de renfort, tandis que les Anglais, les Ecossais, les Irlandais affluent sur les bords du Saint-Laurent. Mais les premiers occupants suppléent à leur isolement par la fécondité de la race. La noblesse les a en grande partie abandonnés pour retourner en France ; beaucoup de grands propriétaires ont repassé l'Atlantique. Le peuple se serre autour du clergé, qui ne l'a point délaissé. L'Eglise a été la citadelle imprenable de la nationalité franco-canadienne : il est juste de ne pas l'oublier quand on étudie l'histoire de ce pays.

Ainsi commença une lutte qui n'a pris fin en réalité qu'il y a peu d'années, et d'où la cause de la liberté est sortie triomphante. On ne peut dire que le gouvernement britannique ait systématiquement opprimé les vaincus, mais il essaya de les transformer, de leur ôter leur nationalité ; la tentation était trop forte pour ces heureux conquérants. D'ailleurs, les colons anglais, moins modérés et plus intéressés que le pouvoir central, auraient volontiers poussé à la tyrannie. Il y eut des gouverneurs défiant, tracassiers et durs ; il y eut des persécutions qui provoquèrent une révolte d'ailleurs promptement et rudement réprimée.

Plusieurs constitutions furent essayées ; plus d'une Chambre fut dissoute ; les élections générales étaient de rudes batailles. Le peuple canadien se défendit avec une merveilleuse énergie par toutes les armes légales ; il usa résolument de la liberté de la presse et de la liberté de réunion, que les gouverneurs anglais respectèrent le plus souvent, fidèles du moins aux plus honorables traditions de leur race. Le Canada eut ses tribuns, ses tacticiens parlementaires. On trouve dans cette histoire des Mirabeau, des Manuel ou des Deak auxquels il n'a manqué qu'un plus vaste théâtre pour acquérir une gloire plus éclatante.

Mais la reconnaissance de la postérité rendra leurs noms de plus en plus fameux : leur renommée grandira avec la jeune et florissante nation dont ils ont affranchi le berceau.

Un peu noyés dans les autres provinces par l'immigration anglo-saxonne, les Français sont demeurés en possession du Bas-Canada. Ils ont gardé tout ce qu'ils voulaient conserver, tout ce qui les rattachait à leur origine. Ils offrent le spectacle touchant et rare d'une colonie qui reste unie par le cœur à la mère-patrie sans manquer à aucun de ses devoirs envers la couronne à laquelle elle appartient. Il y a là pour nous des frères, pour les Anglais des concitoyens ; nulle part on n'aime plus notre pays, on n'en conserve mieux les traditions, mais la reine Victoria n'a point de plus fidèles sujets.

C'est ainsi que des hommes de notre race ont conquis péniblement, par leur courage calme et leur ténacité, tout ce qu'on peut avoir de liberté sans revendi-

quer ni désirer l'indépendance absolue. Là encore, nous trouvons des motifs de fierté ; nous voyons des Français déployer des vertus dont notre histoire contemporaine nous avait presque habitués à ne plus nous flatter ; là encore nous avons pu constater plus tôt qu'en Europe de quoi nous sommes capables.

Avions-nous tort de dire que le Canada français nous offrait la matière de la plus intéressante et de la plus fortifiante des études ? C'est surtout par le côté littéraire que nous aborderons ce grand sujet ; mais, chez un peuple jeune, et qui a soutenu une si longue lutte pour l'existence, les lettres ne se séparent guère de l'histoire et de la politique. Nous verrons que les écrivains, quelque genre qu'ils aient cultivé, se sont proposé surtout de conserver intacte la tradition nationale et d'élever une barrière morale contre tout ce qui pouvait altérer le caractère franco-canadien.

(A suivre.)

RAOUL FRARY.

LETTRES DE L'EXPOSITION

PARIS, le 28 septembre 1878.

Tandis qu'en cette saison automnale l'Exposition semble prendre comme un regain de jeunesse, la chute des feuilles et des almanachs annonce cependant la fin des beaux jours. Les bois, les champs se maculent de taches d'or, de topaze et de rubis, et les villes, les villages, les hameaux se disputent les centaines d'almanachs multicolores, dans lesquels la ménagère trouve des recettes culinaires ; le fermier, les prédictions du temps ; les bonnes femmes, des histoires de sorciers et de revenants ; les bambins, des gravures de toutes sortes.

L'almanach pénétrait jadis dans presque toutes les chaumières, et l'on collectionnait ses exemplaires. C'était, pour les populations éloignées des centres, à peu près le seul véhicule de la pensée humaine. Celui qui, répondant à l'objection d'un contradicteur, s'écriait à bout d'arguments : "C'est dans l'almanach !" était bien près d'avoir raison. Aujourd'hui, la presse à bon marché a changé tout cela ; néanmoins, la tradition subsiste, et les almanachs trouvent encore la plus nombreuse clientèle des productions littéraires. En France, le nombre de ces opuscules atteint le chiffre de six à sept cents, chacun d'eux tiré à des centaines de mille exemplaires. Je me rappelle, en ce genre de productions, un des almanachs de 1848 qui portait cette pompeuse épigraphe : "Versez l'instruction sur la tête du peuple, vous lui devez ce baptême." On en publia un nombre incalculable d'éditions.

En dépit des pronostics optimistes ordinaires de ces naïfs almanachs, la situation politique de l'Europe ne laisse pas que d'inspirer de vives inquiétudes. L'Autriche livre combats sur combats en Herzégovine ; la Grèce met sur pied une armée de cent mille hommes ; l'Italie arme, la Russie s'avance de nouveau dans l'Asie centrale, la Turquie est en proie à une sorte de dissolution intérieure, et l'Espagne se prépare à une autre expédition du Maroc. La France semble, heureusement, désintéressée de toutes ces questions, et ne vouloir que la paix pour mener à bonne fin son œuvre de régénération. Il vots sera agréable de lire à ce sujet l'opinion d'un publiciste bien connu aux Etats-Unis, celle de M. le colonel J. W. Farney, correspondant de la *Philadelphia Press*. Voici ce que le journaliste dit de la France dans son dernier courrier daté de Paris :

Il est de toute justice de reconnaître que, jugée par comparaison, l'Exposition française marque une ère exceptionnelle dans l'histoire moderne.

Seule, parmi toutes les nations européennes, la France est forte et tranquille à l'intérieur. En un mot, l'aspect à la fois pacifique et élégant de l'Exposition est comme une résultante de l'état actuel de la nation française. Toutes les autres nations de l'Europe, sauf la Suisse, sont gouvernées despotiquement ou monarchiquement. Toutes, hormis la France, sont activement menacées, battues en brèche par un ennemi intérieur : c'est une crise économique formidable en Angleterre ; c'est une conspiration armée et partout présente en Allemagne ; c'est un mécontentement général en Espagne ; c'est une dette

colossale en Russie ; c'est la subordination à un pouvoir étranger en Turquie.

La dignité des plénipotentiaires français au Congrès de Berlin et la noble attitude des républicains français après le Congrès ont fait naître partout un profond sentiment de sympathie pour la République française. La voix de M. Gambetta en faveur du traité a été décisive, et le prince de Galles et le *Times* de Londres ont fait, vis-à-vis de lui, assaut de courtoisie pour célébrer sa modération et son bon sens. A la fin, les Français commencent à voir que liberté est synonyme de paix. Il n'y a d'avenir pour le travail que dans la paix, il n'y a de récompense pour le génie que dans la paix, il n'y a de chaup assuré pour la science que dans le triomphe de la paix. La guerre est quelquefois une nécessité, mais c'est toujours la distraction des tyrans, et elle n'est jamais payée que de misère et de désolation. L'Exposition universelle de Paris est, au contraire, comme le trophée d'une civilisation progressive, vierge de sang...

Voilà un langage sympathique, une appréciation juste, qui plus est, exacte et vraie de tous points.

Deux questions extérieures européennes paraissent vouloir surgir. L'Espagne semble tourner de nouveau ses regards vers le Maroc. L'administration de ce dernier pays, à la suite d'une longue maladie du chef de l'Etat, laisse beaucoup à désirer ; une sorte de maire du palais, le premier ministre, Sidi Musa, abandonne toute l'autorité aux cadis et aux chefs des tribus kabyles ; d'où désordre et anarchie intérieure dans le pays.

Comme l'Espagne ne serait pas fâchée de trouver à ses embarras un dérivatif extérieur, certains politiciens alphonstistes poussent le gouvernement à cette guerre.

L'Angleterre, elle, semble n'avoir signé la paix à Berlin que pour être tout à fait libre de ses mouvements en Asie. La question d'Orient se réglerait non dans les plaines du Danube, mais sur les plateaux de l'Himalaya. La Russie a envoyé une sorte d'ambassadeur près de l'émir de Caboul, que celui-ci a parfaitement accueilli. Cet ambassadeur réside dans cette capitale de l'Afghanistan. Comme ce Kanat commande une des principales passes conduisant aux Indes, l'Angleterre veut naturellement surveiller sa frontière menacée par un si dangereux voisinage, et elle a expédié à son tour, vers l'émir, Sir Neville Chamberlain, qui a résidé autrefois plusieurs années dans les différentes parties de l'Afghanistan. Cet ambassadeur, accompagné d'une escorte de mille hommes, vient de se voir refuser l'entrée du pays, et a été forcé de revenir sur ses pas. Comme l'Angleterre n'ignore point les dispositions hostiles à son égard du souverain de Caboul ; qu'elle se doute bien de quelle part vient cet échec humiliant, et le désastreux effet qu'aurait sur tous les vassaux de l'Empire une insulte subie sans une protestation efficace, le vice-roi de l'Inde, d'accord avec le cabinet de Londres, vient d'envoyer une quinzaine de mille hommes pour châtier l'insolence de l'émir.

Chose à considérer, les Russes et les Anglais seront bientôt face à face. La frontière anglaise aux Indes comprend une étendue de plus de 1000 milles, et peut être aisément franchie ; car partout des tribus hostiles à la domination britannique faciliteront les incursions des Russes. Au commencement du siècle dernier, les forts avancés russes se trouvaient à la distance de 2,500 milles de ceux des Anglais ; à la fin de ce siècle, la distance était réduite à 2,000. Depuis la fin de la guerre de Crimée, la distance a été de nouveau diminuée. Elle n'est plus aujourd'hui que de 400 milles.

Le *Times*, examinant la situation, se demande si les Anglais peuvent, dans ces conditions, tolérer que les Russes s'établissent à Caboul, qui commande tous les défilés du territoire britannique. "Le permettre, répond l'organe de la *CBE*, ce serait un suicide."

Vous voyez, par ce qui précède, l'importance de cet événement, dont la nouvelle a causé à Londres une profonde sensation.

Nation prévoyante et calme, l'Angleterre prend déjà des précautions pour l'avenir et tient à s'assurer de tous les moyens possibles pour préserver ses Indes, la source principale de sa puissance maritime et de sa richesse industrielle. Ainsi, comprenant les avantages d'un accès facile